

Le Bon, la Brute et Berléand

François Berléand a été acteur de théâtre. Puis s'est multiplié au cinéma, souvent dans des rôles de mauvais bougres. Il est aujourd'hui l'un des acteurs français les plus bankables. Et toujours aussi modeste.

Blandine Hutin

blandine.hutin@centrefrance.com

Il vous propose un thé, ne trouve pas de théière, empoigne une éponge et commence à récurer une casserole. Les mains pleines de mousse, il parle théâtre, cinéma. « Je choisis de faire un film quand le scénario me plaît, ou le metteur en scène. Quand je préfère le rôle, je me plante souvent ».

En hôte prévenant – « pas homme de ménage pour deux sous », s'excuse-t-il –, François Berléand verse le thé fumant, propose une cuillère. « Le théâtre, continue-t-il sur le ton badin d'une conversation de fin d'après-midi, c'est vraiment un coup de foudre avec un texte. On ne peut pas se permettre d'accepter un rôle mauvais ».

« Une carrière, c'est fait de beaucoup de "non" »

François Berléand se relève, monte le chauffage d'un cran pour que vous n'ayez pas froid. Et plonge dans la littérature qu'il aime ; celle des pays de l'Est, Sweig, les Russes... Surtout pas les Anglo-Saxons ! « Les héros sont très tourmentés et la langue est belle, très imagée. Les sentiments sont exacerbés, comme chez mon père, d'origine russe, qui passait du rire aux larmes en dix secondes ».

Pour l'heure, François Berléand est au cinéma.

SEPTIÈME ART



FRANÇOIS BERLÉAND. « Mon plaisir, c'est de faire se rencontrer les gens que j'aime. Et d'être seul ; faire un peu le point, être à l'eau et manger des coquillettes au jambon ». PHOTOS FÉLIX GUIN

En tournage, du Bordelais à la Dordogne, du troisième film de Martin Valente. Avec Gérard Jugnot, il se partage la paternité d'Olivia Ruiz, et le parrainage de l'entrée en cinéma de la chanteuse. « Un tournage vraiment idyllique, assure l'acteur. Avec Jugnot, sur *Les Choristes* on ne s'entendait pas ; enfin, c'est surtout lui qui ne m'aimait pas. Moi, j'avais besoin de rire, de faire l'idiot alors qu'on avait

plein de soucis. Il m'en a beaucoup voulu. Là, on s'est super bien entendu. On rit beaucoup avec toute l'équipe et le scénario est magnifique ».

90^e film

Le père de ma fille sera son 90^e film, sans compter les télé et courts-métrages. « Attention, prévient-il, il y en a peut-être cinquante à un ou deux jours de tournage. J'essaie de ne pas jouer toujours les mêmes choses. À un mo-

ment, j'incarnais beaucoup de lâches et de cinglés ; la nature humaine... J'adore les rôles comme ça et en même temps, ils sont tellement loin de moi ».

François Berléand éclate de rire. « C'est un métier marrant, on est vraiment prisonnier de son image. Après mon rôle de salopard dans *Mon idole*, même Fogiel et Ardisson avaient la trouille de moi. Ils craignaient que je met-

te le feu au plateau ! ».

Lui ne prétend à rien de si extravagant. « Je me considère comme un acteur qui marche, déjà c'est bien... C'est la chance, presque le hasard. Bankable, je le suis devenu du jour au lendemain. J'ai même fait une petite dépression ; tout à coup, j'avais l'impression d'être indispensable au cinéma. En deux ans, j'ai fait quatorze films, c'était n'importe quoi. J'étais grisé, je

ÇA TOURNE...

1952. Le 22 avril, naissance à Paris.

1979. Première apparition au cinéma dans *Martin et Léa*, d'Alain Cavalier.

1997. Premier film à succès avec *Fred*, de Pierre Jolivet.

1999. Reçoit le César du meilleur rôle pour sa prestation de minable assureur dans *Ma Petite entreprise*, de Pierre Jolivet.

2003. Nomination aux Césars en tant que meilleur acteur pour *Mon idole*, de Guillaume Canet.

À venir. Au cinéma, *Le père de ma fille*, de Martin Valente. Au théâtre, *La puissance des mouches*, de Lydie Salvert, adaptée par Hélène Vincent ; un guide de l'abbaye de Port-Royal qui raconte sa vie à travers le prisme de Pascal.

ne faisais plus de choix. Or, une carrière, c'est fait de beaucoup de "non" ».

Il a fini par dire non... « Lucky Luke, Assurance-tourist, Mesrine... J'ai refusé le succès, se marre-t-il. C'est pas si grave, je crois qu'on avance dans ce métier grâce aux échecs ». Et il a gagné le haut des affiches, laissant ses éternels seconds rôles à d'autres. « Acteur, c'est formidable. On peut voguer pendant dix ans sur un succès, et puis rebondir et ça recommence... »

Le thé est froid. La conversation glisse sur la nature, le silence. Il raconte les cerfs qu'il a entendu bramer l'autre soir au fond du jardin. Lui le citadin, il envisage d'acheter une maison en Dordogne. Tout simplement. ■

De la famille au ballon ovale

Famille.

« On sortait beaucoup, cinéma, théâtre. Il y avait une fibre artistique. Quand j'ai abandonné le pub pour devenir acteur, mon père m'a dit "tu reprends le flambeau" ».

Ploisirs.

« Ce qui me plaît le plus au monde ? Un bon repas avec de très bons vins et des amis. Ou me trouver au milieu d'un livre que j'aime, puis le partager avec ceux que j'aime ».

Envie.

« J'aimerais bien travailler avec Depardieu. J'imagine déjà les restos qu'on se ferait ! Comme avec Chabrol... On avait pris 30 kg. Il s'est un peu perdu dans des trucs idiots, mais c'est un acteur immense. Le plus grand acteur français, c'est lui ».

Attrance.

« Je suis attiré par le cinéma belge, les frères Dardenne, Bouli Lanners... Ils ont beaucoup de talent et ils ne sont pas gâtés comme les Français ».

Ovalie.

Parrain du Top 14, blogueur invétéré pendant la dernière Coupe du Monde. « J'ai joué en Universitaire. À l'époque, je faisais 60 kg, on jouait surtout l'évitement. C'est bien que Clermont ait gagné le Bouclier après toutes ces années. Et puis les supporters clermontois sont si gentils ».



TOURNAGE. En Dordogne, François Berléand a redécouvert le silence. « Au début, ce silence total m'angoissait. Et à 5 heures, un avion est passé et là je me suis dit "oh, la civilisation !" »